

Une bête aux aguets

Du même auteur

Gratia

Éditions de l'Olivier, 1992

Les Apparitions

Éditions de l'Olivier, 1995

Points n° P4078

Prix Goncourt du premier roman

Prix France Télévisions

L'Abandon

Éditions de l'Olivier, 2002

Le Garçon incassable

Éditions de l'Olivier, 2013

Points n° P3302

Prix Renaudot poche

La Sainte Famille

Éditions de l'Olivier, 2016

Points n° P4647

FLORENCE SEYVOS

Une bête aux aguets

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1182.3

© Éditions de l'Olivier, 2020.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je me suis aperçue depuis quelque temps que je ne croyais plus au monde. Les escaliers du métro, ses couloirs et le claquement brutal des portes de sortie, je n'y crois plus. La table en bois à laquelle je suis assise, les pieds de cette table qui grincent un peu sur le parquet de hêtre quand je m'y appuie, l'appartement de la voisine sous le parquet, je n'y crois plus. Le téléphone que j'ai à la main, son boîtier de plastique noir, les fils et les rivets minuscules qui s'alignent à l'intérieur, je n'y crois plus. Je ne me lasse pas de mesurer la diversité, la spécificité presque perverse de tous ces objets, de tous ces lieux, ces constructions qui n'existent pas. Ils ne cessent de m'étonner. La bonde de la baignoire m'étonne.

Je crois que nous sommes des consciences liées ensemble par une même illusion, lancées à pleine vitesse

dans un univers dont le fracas nous ferait mourir de terreur si nous l'entendions.

Nous nous croyons statiques alors que nous sommes secoués comme une coccinelle sur la main d'un enfant qui court. J'écoute des pas dans la rue, un chariot de livraison qui brinqueballe, et dans les intervalles, sous le silence, il me semble entendre le grondement lointain de rochers qui se cognent et explosent. J'ai l'impression qu'il me suffirait de tourner un bouton, de changer la balance entre ce que mes oreilles perçoivent et ce que j'entends vraiment, et le fracas envahirait tout, j'en deviendrais sourde.

La nuit, j'allume toutes les lumières. Je ne fais rien, parfois j'arrive à lire. J'erre du salon à la chambre, je n'ai aucune pensée particulière en tête, j'écoute le bruit de mes pas. Tantôt il me rassure et je m'accroche à lui comme à une présence amicale, tantôt il m'effraie, comme s'il faisait de moi une cible. Je regarde les appartements encore éclairés dans l'immeuble d'en face, les éclats de lumière des téléviseurs. Souvent tandis que je marche d'une pièce à l'autre je m'arrête net, frappée de honte. Une chaleur cuisante me monte au visage avant que je puisse me souvenir exactement de ce que j'ai fait. Mais le sujet de ma honte n'est pas ce que j'ai pu faire, c'est ma personne tout entière.

UNE BÊTE AUX AGUETS

Vers trois-quatre heures du matin, quand je crains de m'assoupir, je m'installe dans l'espèce de nid que je me suis fabriqué, au salon, et qui me permet d'embrasser toute la pièce du regard. Et quand le jour se lève, la peur s'en va et je peux aller dormir quelques heures dans mon lit.

Depuis que maman est à l'hôpital, je laisse le désordre envahir l'appartement. Parfois je pense au temps qu'il me faudrait pour le ranger et le nettoyer si elle revenait. Et l'espace d'un instant, je suis soulagée à la pensée qu'elle ne reviendra peut-être pas, en tout cas pas avant très longtemps. Alors l'illusion de cet appartement aura peut-être fini de se dissiper, et il n'y aura plus rien.

À l'âge de douze ans, j'ai attrapé la rougeole. Cette rougeole s'est compliquée en pneumonie et j'ai failli en mourir. Je n'ai que peu de souvenirs de cette période. Je me rappelle surtout avoir eu très peur quand je m'éveillais la nuit, car je croyais être devenue aveugle. Mes paupières étaient gonflées par la conjonctivite, le liquide qui suintait de mes yeux les collait l'une à l'autre. La fièvre me faisait croire que j'avais les yeux ouverts et je criais parce que je ne voyais rien, pas même la lumière de la veilleuse près de la porte. Ma mère se précipitait dans ma chambre, je sentais ses mains sur mon visage mais je ne pouvais pas la voir. Je me mettais à pleurer, et au bout d'un moment, mes larmes m'ouvraient les yeux.

D'après le récit de ma mère, ma température est restée à quarante pendant une dizaine de jours, j'avais presque cessé de parler, je ne mangeais plus. Elle me donnait

de l'eau sucrée avec un compte-gouttes. Je me souviens que le compte-gouttes me paraissait glacé. Je me souviens aussi de cette impression, parfois, que quelqu'un de lourd était couché sur moi et empêchait ma poitrine de se soulever pour respirer.

Je n'ai jamais compris pourquoi ma mère ne m'avait pas emmenée à l'hôpital.

Une nuit vers trois heures du matin, elle a appelé Georg. Je l'avais déjà rencontré une fois, selon elle, mais je n'en avais aucun souvenir. Elle m'a dit qu'il était médecin. Ils ont parlé très longtemps dans la pièce à côté, elle a eu beaucoup de mal à le convaincre. J'entendais sa voix à elle qui insistait, revenait à la charge, et je l'entendais, lui, repousser ses arguments.

J'ai senti qu'on me redressait sur mes oreillers. À travers mes paupières gonflées, j'ai vu un homme s'approcher. Il était assis sur mon lit, il m'a obligée à ouvrir un peu la bouche, j'ai senti le contact d'une pipette et un liquide extrêmement sucré et extrêmement amer s'est répandu sous ma langue. Le goût était si atroce que j'ai voulu le cracher, mais au même instant, une fraîcheur comme scintillante s'est répandue dans ma tête et dans ma poitrine. J'ai eu l'impression que ma tête s'ouvrait, et respirait. Mes poumons aussi se sont ouverts, je les ai

sentis se déplier comme deux ailes soyeuses et amples. Et pendant ce temps, le scintillement continuait à courir dans mes artères et mes vaisseaux, il gagnait joyeusement mon ventre, y tourbillonnait, il envahissait mes bras et mes jambes jusqu'au bout de mes doigts, de mes orteils.

Scintillement est le seul mot que j'aie jamais trouvé pour décrire cette sensation.

Tout à coup j'ai eu une conscience très aiguë de tout ce qui existait autour de moi. Comme si chaque particule d'air ou de matière dans la pièce me rendait personnellement des comptes. Georg et ma mère me regardaient fixement, avec inquiétude. J'ai eu envie qu'ils s'en aillent. Ma mère a posé la main sur mon front et constaté que ma température baissait déjà. Ils sont sortis de la chambre et, par la porte entrebâillée, j'ai vu Georg donner des flacons de comprimés à ma mère. Je me suis assise dans le lit. Toute sensation de maladie m'avait quittée. Je me rappelle avoir pensé que la pièce était devenue trop petite pour moi.

3

Ma mère n'a pas voulu que je reprenne le collège tout de suite. Elle m'a fait faire un certificat de convalescence, et pendant plus de huit semaines je suis restée à la maison, à remarquer peu à peu les changements qui s'opéraient en moi tout en feignant de les ignorer. D'abord il y avait ces bruits, ces sons que j'entendais par moments, comme si, tout près de moi, on eût soudain ouvert une porte qui donnait chez des inconnus. Au début, cela ressemblait à des acouphènes ou à cette habitude qu'ont parfois les enfants d'entendre de la musique partout : un solo de guitare électrique dans les bruits de la tuyauterie, un fortissimo d'orchestre à peine dissimulé dans le moteur d'une voiture ou sous les roues d'un train. Mais les bruits se sont précisés et des voix s'y sont mêlées de plus en plus. Le matin tandis que je buvais du café dans la cuisine, j'entendais les hurlements sans fin d'un bébé dans les

chuintements de la chaudière qui se mettait en marche. Dans le silence de ma chambre, pendant que je faisais un exercice de maths, une voix disait tout à coup : qu'est-ce que tu en penses ? ou : je t'ai vue le faire. Ou bien, quelqu'un qui n'était pas ma mère semblait m'appeler dans la pièce voisine, et si j'allais vérifier, je ne trouvais évidemment personne. Parfois aussi j'entendais les bribes d'une conversation étouffée, des gens se disputaient en faisant la vaisselle derrière mon armoire.

Je parle des bruits et des voix que j'entendais, mais depuis ma maladie, tout était différent. C'était comme si la réalité s'était fracturée et me laissait entrevoir un gouffre, une fente entre deux pans de rideau. Par moments, la lumière venait de derrière le rideau et les personnes autour de moi ressemblaient alors à des ombres. J'étais presque toujours sur le qui-vive, j'avais peur, je ne savais pas exactement de quoi, mais je m'attendais à être attaquée, que je sois en classe, au cinéma, ou seule dans ma chambre. Derrière le rideau quelque chose me guettait, une bête invisible animée de la plus pure sauvagerie, qui un jour bondirait pour me déchirer le visage.

Je sais maintenant que si ma mère ne voulait pas que je reprenne le collège trop vite, c'était pour me garder sous surveillance. Pour voir comment j'allais réagir. Pour

UNE BÊTE AUX AGUETS

soupirons, chacun dans nos pensées. J'écoute le silence. Je pense à ma mère que je verrai demain. J'attends qu'Ariel sonne à la porte. J'attends que quelque chose soit possible.